

La boîte aux lettres du *Mousquetaire*, journal d'Alexandre Dumas (1853-1857)

Sarah Mombert

Dans le débat complexe suscité par les rapports entre la lettre et la presse au XIX^e siècle, on trouve souvent exprimée l'idée que le journal, forme nouvelle de la circulation des idées et des discours dans l'espace public, a rendu obsolète la lettre, qui constituait l'un des piliers les plus solides de la communication salonnaire dans la société d'ancien régime. Ce processus structure par exemple l'histoire de l'épistolaire retracée dans l'article « Lettre » de la *Grande Encyclopédie* de Marcellin Berthelot :

L'échange des idées littéraires, philosophiques, scientifiques, se faisait souvent par lettres aux XVII^e et XVIII^e siècles sous une forme familière et courante ; c'est ce qui donne aux correspondances de cette époque tant de charme et tant d'intérêt. Au XIX^e siècle, la presse, les journaux ont tué la correspondance¹.

2. S'il est indéniable que, dans le dernier quart du XIX^e siècle, la transmission des nouvelles et la publication des idées se fait directement dans la grande presse d'information, sans l'intermédiaire de l'épistolaire, le constat doit cependant être nuancé pour les décennies précédentes et pour la petite presse. Pendant presque tout le siècle, les petites feuilles périodiques ont prolongé la sociabilité salonnaire ou cénaculaire bien plus qu'elles ne l'ont remplacée, par l'usage massif qu'elles font des lettres, qu'il s'agisse de lettres authentiques publiées dans les colonnes du journal ou d'articles rédigés sous forme épistolaire.
3. Je souhaiterais mettre cette hypothèse à l'épreuve de l'étude d'un cas, celui du petit journal quotidien d'actualité littéraire et artistique dirigé par Alexandre Dumas entre 1853 et 1857, *Le Mousquetaire*. Cette feuille, typique de la presse des personnalités sous l'Empire autoritaire², permet de saisir de façon précise la nature de l'échange épistolaire

¹ *Grande Encyclopédie*, Lamiraut, volume 22, article « Lettre », p. 110, 1896. Référence citée par Marie-Claire Hoock-Demarle, « L'épistolaire ou la mutation d'un genre au début du XIX^e siècle », *Romantisme*, n° 90, 1995, p. 39.

² Voir sur ce point Christophe Charle, *Le Siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 2004, p. 83 et suivantes.

par voie de presse, à travers la rubrique « Correspondance », qui est pour une grande part consacrée aux lettres de lecteurs, célèbres ou anonymes, et aux réponses que leur adresse Dumas par la voie du journal, mais aussi à travers les lettres insérées dans les causeries du directeur, publiées en tête de la plupart des numéros.

4. Dans *Le Mousquetaire* comme beaucoup de journaux contemporains, une partie des lettres publiées est constituée d'articles sous forme épistolaire, relevant de la correspondance journalistique, dans laquelle un journaliste rend compte, par lettres, de la vie culturelle dans le pays ou dans le champ social dont il a été spécialement chargé. Dans les journaux politiques, la lettre sert aussi de canevas aux articles de fantaisie, permettant de camoufler la publication de récits fictionnels qui risqueraient de tomber sous le coup du timbre Riancey³. Mais *Le Mousquetaire*, petit journal non-politique, exempt de timbre et de cautionnement, n'a nullement besoin d'emprunter le masque de la lettre pour publier du roman ; au contraire, le roman-feuilleton, souvent signé de Dumas, nourrit abondamment son rez-de-chaussée et constitue son meilleur argument publicitaire auprès des abonnés. La place inédite accordée par cette feuille aux courriers pose donc, de façon très différente de celle de la grande presse, la question des rapports entre le réel et la fiction dans le journal.
5. Contrairement aux habitudes éditoriales des journaux du temps qui, lorsqu'ils concèdent une place aux lettres de lecteurs, les relèguent généralement en page 3 ou 4⁴, *Le Mousquetaire* leur donne la première place, en les publiant fréquemment à la une. Dumas indique l'importance cruciale qu'il accorde à l'échange familial avec ses lecteurs, dans sa causerie du n°2 :

Il faut, mon cher lecteur, que vous me passiez une fantaisie , — c'est de mettre sous vos yeux toutes les lettres qui me sont écrites, les unes avec leurs compliments, les autres avec leurs injures, — tout ce que je puis vous promettre, c'est qu'il n'y aura pas de cabinet noir entre vous et moi, — et que toutes les lettres qui arriveront à mon adresse seront décachetées par vous⁵.

6. La lettre prend la place du « Premier-Paris », que Dumas appelle volontiers « Premier-*Mousquetaire* », entérinant le remplacement de l'actualité politique par le dialogue avec les lecteurs. Aux antipodes des ambitions éditoriales généralement affichées par les rédacteurs en chef qui occupent la une, il transforme donc l'article de tête en une simple boîte aux lettres destinée à rendre publique la correspondance du journal, qu'il identifie à son directeur.
7. Une lettre de Dumas à Théodore Boulé, l'imprimeur du journal, témoigne de la réticence des compositeurs de cet atelier, pourtant habitués à la composition de presse, à se plier à une promotion si inhabituelle de l'épistolaire à la une du journal :

³ L'amendement Riancey à la loi sur la presse votée le 16 juillet 1850 imposait aux journaux politiques, déjà soumis au paiement d'un timbre de 5 centimes par numéro, un timbre supplémentaire de 1 centime s'ils publiaient du roman-feuilleton.

⁴ C'est ce que fait par exemple le *Figaro* de Villemessant, journal très proche par biens des aspects du *Mousquetaire*.

⁵ *Le Mousquetaire*, n° 2, 21 novembre 1853.

[Paris, 29 novembre 1854]

Comment dois-je faire cher ami pour que vos imprimeurs suivent mes instructions. Aujourd'hui, ils mettent dans le corps du journal deux lettres que j'avais recommandé de mettre en 1^{er} *Mousquetaire*⁶.

8. La question de la place de la lettre dans la mise en page du journal souligne un point fondamental des rapports entre presse et épistolaire : l'hétérogénéité de la lettre, en tant que document brut, doit nécessairement être réduite pour que celle-ci devienne un texte de presse, par l'insertion d'un chapeau, par le montage ou l'assignation à une rubrique spécialisée, telle la rubrique « Correspondance ». Car, contrairement à ce qu'on imagine depuis la conversion de la presse à l'information, en particulier à l'information brute, directement venue des agences de presse, telle que nous la connaissons par exemple aujourd'hui avec les journaux gratuits, le statut documentaire de la lettre, son rapport avec le réel, pose problème dans un journal littéraire tel que *Le Mousquetaire*. Censée émaner directement de lecteurs en chair et en os, la lettre ne se soumet que malaisément au régime d'auctorialité journalistique dans lequel, même publié sous pseudonyme, tout texte émane d'un homme du métier, se soumettant aux règles implicites d'un code rédactionnel partagé.
9. Témoins de cette gêne, de nombreuses lettres publiées dans le journal de Dumas jouent de l'équivoque, en laissant entendre à demi-mot qu'elles relèvent de la mystification. C'est le cas d'une série de trois lettres signées d'un prétendu M. Benjamin Château, rue de Paradis, 32, qui écrit pour faire des suggestions, inspirées par Mme Château, sur la critique musicale du *Mousquetaire* et se plaint des articles dans lesquels Octave Feuillet et Paul Bocage ont successivement dénigré les bourgeois :

Je suis un bourgeois, Monsieur, comme feu mon père, comme feu mon grand-père, comme tous mes aïeux [...] Je n'ai pas d'esprit, mais j'ai, trésor plus précieux, peut-être, une forte dose de bon sens, de jugement si vous voulez⁷.

10. Ce nouveau Jérôme Paturot achève ainsi sa lettre, modèle d'épître bourgeoise trop parfait pour ne pas être un pastiche :

P.-S. Il va sans dire, monsieur, que n'étant pas littéraire, je serais au désespoir de trouver ma lettre imprimée dans les colonnes de votre journal. Puis, s'il faut tout vous dire, j'ai un beau-père bonnetier à Montmartre, qui ne me pardonnerait pas d'avoir compromis notre nom en le mettant dans une feuille publique⁸.

11. La deuxième lettre développe comiquement le thème du post-scriptum, en brochant sur l'attrait ambigu du bourgeois pour la publicité offerte par le journal :

Qu'avez-vous fait, monsieur ? Eh quoi ! après ma prière, vous avez publié ma lettre ; mon nom et ma prose vont parcourir la France,

⁶ Lettre d'Alexandre Dumas à Théodore Boulé du 29 novembre 1854, publiée sur le site des journaux d'Alexandre Dumas : <http://jad.ish-lyon.cnrs.fr/Documents.php?ID=7>

⁷ *Le Mousquetaire*, n° 90, 18 février 1854.

⁸ *Ibid.*

l'Europe, l'Amérique ! Mon épître va faire le tour du globe entier ! Avant six mois, je serai peut-être la fable du Connecticut ou de l'Abyssinie ! [...] Qu'avez-vous fait, monsieur⁹ !

12. Incompatible avec la modestie bourgeoise, la publication de sa lettre dans le journal déclassé l'épistolier et le met en contact avec le monde des lettres et des arts, opérant sur le mode comique son apothéose artistique :

Ma vie, d'ailleurs, ne va plus ressembler désormais à celle de tout le monde, ou du moins je vais être un bourgeois à part, un bourgeois d'élite, un être privilégié [...] Depuis que je suis sorti de mon comptoir, depuis que j'ai vu des artistes, depuis surtout que j'ai eu l'honneur de correspondre avec vous, je ne suis plus le même, j'ai dépouillé le vieux Château¹⁰ !

13. Ce *topos* du bourgeois transfiguré par la littérature révèle la mystification, et le but pragmatique de la fiction épistolaire ne tarde pas à se dévoiler : il s'agit d'annoncer la publication d'une série de chroniques artistiques écrites par un prétendu bourgeois de Paris¹¹, derrière lequel se cache probablement l'un des critiques habituels du journal.

14. La mystification littéraire, qui travestit l'identité de l'épistolier, s'apparente à une autre pratique intéressante, celle de la lettre volée, où le journal détourne la situation de communication épistolaire. Le premier degré du vol de lettre consiste à publier une lettre envoyée au journal dont l'auteur demandait à ce qu'elle ne soit pas publiée. C'est le cas de la lettre de Juliette Dillon, organiste et compositrice, qui propose de composer une ode à Balzac, en guise de contribution au concert destiné à financer son monument funéraire¹² :

Je ne sais si de près ou de loin j'ai l'honneur d'être connue de vous, mais ce qui est certain, c'est que je hais par caractère tout ce qui a l'air d'une réclame, tout ce qui ressemble à une recherche d'exhibition. Je vous supplie donc, si par hasard cette idée malicieuse vous venait, de ne pas me donner le chagrin de la publication de cette lettre dans le *Mousquetaire*¹³.

15. Relevant plus nettement du vol caractérisé, une lettre de Michelet, publiée sans autorisation de son auteur, paraît le 30 décembre 1853 :

Correspondance.

Nous avons conçu, sur la santé de notre illustre historien et cher ami Michelet, quelques inquiétudes que nous n'osions communiquer à nos lecteurs. [...] Par bonheur, nous recevons aujourd'hui seulement la

⁹ *Le Mousquetaire*, n° 93, 21 février 1854.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Un seul épisode sera publié, le compte rendu de la première représentation du drame pour marionnettes de Maurice Sand *Contre le destin rien ne peut* (*Le Mousquetaire*, n° 99, 27 février 1854).

¹² L'initiative de Dumas de financer le monument de Balzac lui valut un procès de Mme Balzac. Voir l'article de Claude Schopp, « Le tombeau d'Honoré de Balzac », *L'Année balzacienne*, 1981, p. 241-253.

¹³ *Le Mousquetaire*, n° 115, 16 mars 1854.

lettre suivante. Nous nous empressons d'en faire part à nos lecteurs comme d'un bulletin de sa santé.

A. D.

Piémont.— Nervi, près Gènes, 6 décembre 1853

Cher et très-cher ami,

J'ai été fort malade en arrivant, et j'ai cru un moment donner le faible engrais de ma dépouille aux orangers de Nervi [...] Tout cela coupé vivement par des retours à la France, aux amitiés que j'y laisse, que je croyais quelquefois laisser pour toujours. J'y eusse eu regret, croyez-le, et je ne me serais pas consolé de ne pas savoir ce que deviennent vos travaux, ceux de mon gendre, où en est votre grande et difficile entreprise. Oh ! oui, difficile en ce temps ! J'assiste en esprit à vos luttes de toute espèce, et si je suis frappé de votre indomptable talent, qui se plie, replie à tant d'exigences absurdes, je ne le suis pas moins de votre héroïque persévérance.

Je vous serre la main et vous aime de cœur.

MICHELET.

16. Dumas omet de préciser que cette lettre ne lui est pas adressée, mais bien à Paul Meurice, l'un de ses collaborateurs réguliers, qui la lui a sans doute montrée, peut-être en l'autorisant à la publier. Les journaux de province, qui la reproduisent sans mettre en doute l'implicite de la situation de lecture du journal, la présentent comme adressée à Dumas, preuve que le lecteur identifie naturellement « votre grande et difficile entreprise » aux débuts du journal *Le Mousquetaire* et « votre indomptable talent » à son rédacteur en chef. Michelet, qui a la surprise de lire sa lettre ainsi détournée, s'en étonne¹⁴. Mais le mal est fait, et le texte publié, avec ses équivoques qui, initialement, relevaient simplement du mensonge par omission, se prête à toutes les interprétations légendaires. On lit ainsi, dans les souvenirs de Philibert Audebrand, journaliste du *Mousquetaire*, une véritable affabulation sur la signification politique de cette lettre, mêlée à des citations arrangées du texte publié dans *Le Mousquetaire* :

Il est regrettable que la crainte d'un procès politique ait forcé Alexandre Dumas à en retrancher le passage le plus caractéristique. [...] Ici, un paragraphe détruit sur Alexandre Dumas I^{er}, le jeune et brillant général noir de la première République. — Ces lignes, comme vous le pensez bien, étaient d'une très haute éloquence. — Pourquoi ne les avoir pas conservées ?

L'historien exilé termine avec une simplicité touchante

Mon cher Alexandre, je vous serre la main et vous aime de cœur.

¹⁴ Lettre à Paul Meurice : « Nervi, Piémont, 22 janvier 1854. Le désert est tellement sevré de communications humaines que c'est seulement hier que j'ai appris, cher ami, par un numéro du *Phare de la Loire*, que ma lettre adressée à Paul Meurice l'était au directeur du *Mousquetaire*, enfin que vous aviez pris la direction de ce journal », *Correspondance Générale*, sous la direction de L. Le Guillou, Paris, Champion, 1997, T. 7, p. 693, n° 6470.

Michelet¹⁵.

17. Le témoignage de Philibert Audebrand, rédigé à partir des exemplaires du *Mousquetaire* que le mémorialiste avait sous les yeux, peut être qualifié de mensonger et sa transcription du texte publié en 1853 de forgerie. Nulle part dans le journal, qui se contente de gommer la situation de la communication épistolaire, il n'est écrit « *Mon cher Alexandre, je vous serre la main* ». Mais la réécriture du document dans les souvenirs du journaliste illustre parfaitement l'une des caractéristiques principales de l'épistolaire dans *Le Mousquetaire*, à savoir la présupposition d'une identité parfaite entre le journal et son rédacteur en chef.
18. Une seconde preuve de l'identification du périodique à son patron est apportée par l'observation de la fréquence de parution des lettres dans les colonnes du journal. On observe que les rubriques de correspondance sont régulières et très nourries dans les périodes où Dumas est actif au journal, mais qu'elles tendent à disparaître pendant qu'il voyage ou qu'il s'occupe à d'autres tâches, par exemple pendant l'été 1854, où il délaisse son journal pour se consacrer à des travaux plus rémunérateurs. Lorsque le « maestro » est parti, la boîte aux lettres du *Mousquetaire* se tait.
19. Non seulement la correspondance privée de Dumas et celle de son journal ne font qu'une, mais encore il arrive que les lecteurs écrivent au *Mousquetaire* dans le but exclusif de contribuer à l'histoire personnelle de Dumas qui, au même moment, publie ses mémoires dans les colonnes du journal. C'est ainsi qu'un abonné lui envoie un document susceptible de nourrir son récit autobiographique. Il s'agit d'une lettre de recommandation et de demande d'augmentation, rédigée en 1824 par Oudard, chef de service des bureaux du duc d'Orléans, au profit d'Alexandre Dumas, alors âgé de 22 ans, employé surnuméraire aux écritures :

Nous ignorons le nom de l'ami qui nous fait le précieux cadeau que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs ; c'est une pièce à l'appui de mes Mémoires, et qui, ayant un grand intérêt pour moi, en aura peut-être un petit pour le public.

ALEX DUMAS.

Cher Dumas,

Je vous envoie un souvenir de votre jeunesse que j'ai trouvé parmi de vieux papiers en bouquinant sur le quai Saint-Michel. Puisse-t-il vous faire le plaisir que j'ai de vous l'offrir.

Un passager du Léonidas (en juin 1842)¹⁶.

20. La présentation du document envoyé par la poste souligne le double intérêt de la publication : contribuer à l'entreprise journalistique du *Mousquetaire*, en offrant un « précieux cadeau » à ses abonnés et participer à l'édification du monument autobiographique de son directeur. La situation de communication, aussi complexe que l'imbrication des textes dans la page du journal, témoigne de la création d'une nouvelle communauté autour de la lettre : celle des « amis » dont « nous ignorons le nom », qui

¹⁵ Philibert Audebrand, *Alexandre Dumas à la Maison d'or*, Paris, Calmann Lévy, 1888, p. 168.

¹⁶ *Le Mousquetaire*, n° 18, 7 décembre 1853.

communient dans le « plaisir » et « l'intérêt » d'une relation qui se nourrit de son propre affichage.

21. La teneur informative des lettres parues dans *Le Mousquetaire* est quasiment nulle au regard de l'actualité et, si l'on lit la correspondance du journal pour savoir ce que ses lecteurs pensent du monde qui les entoure, quelles sont leurs opinions et leurs goûts, on ne peut qu'être déçu. Car la rubrique de correspondance contient avant tout la chronique du journal en train de se faire. C'est pourquoi elle exhibe les lettres, y compris les plus insignifiantes, des membres de la rédaction, voire des administrateurs, tel Edmond Viellot, le secrétaire de rédaction, dont les lettres, non destinées à la publication, dévoilent les coulisses du journal :

A MONSIEUR ALEXANDRE DUMAS

Cher maître,

Nous recevons cette assignation de M. Buloz tendant à insertion ;
quand faut-il insérer ?

A vous,

E. VIELLOT.

Mon cher Viellot,

Insérez d'abord, — publicité avant tout — Je n'ai pas le temps de lire la
prose de M. Buloz, mais je la lirai, qu'il soit tranquille [...]

A vous,

ALEX. DUMAS¹⁷.

22. La consigne donnée au secrétaire de rédaction par Dumas est parfaitement claire : la publication dans le journal sert à prendre date de la réception d'une lettre hostile¹⁸, à scander le temps de la vie du journal, même et surtout – « publicité avant tout » – lorsque le rédacteur en chef n'a pas le loisir de la lire. Parfois même, elle figure une sorte d'équivalent de temps réel, comme dans cette lettre de l'acteur Laferrière, qui répond à la sollicitation que Dumas lui a adressée de quêter au bénéfice de Mme Saqui, la célèbre danseuse de corde qui, à 80 ans, meurt de faim dans une mansarde :

Ranelagh, lundi, 10 heures du soir.

Cher Dumas,

¹⁷ *Le Mousquetaire*, n° 37, 26 décembre 1853.

¹⁸ Sur la campagne du *Mousquetaire* contre François Buloz, voir Firmin Maillard, *La Cité des intellectuels*, Daragon, 1905, p. 79 et Pascal Durand et Sarah Mombert (dir.), *Entre Presse et Littérature, le Mousquetaire, journal de M. Alexandre Dumas*, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, 2009, p. 89 et suivantes.

Nous sommes au troisième acte de L'honneur et l'Argent, on me remet le Mousquetaire. Merci d'avoir songé à moi. La salle est remplie, le public chaud, et tout disposé, je crois, à nous venir en aide pour la pauvre Saqui. [...] A tout à l'heure le résultat.

11 heures et demie.

Victoire ! nous avons CENT douze francs ! Je viens de les déposer entre les mains du propriétaire du Ranelagh, M. Ernie. Vous pouvez donc envoyer prendre cette somme avec l'autorisation que je joins à ma lettre. [...]

Mon bien affectueux dévouement.

AD. LAFERRIERE¹⁹.

23. L'actualité, temps du quotidien journalistique, ne mime donc pas, dans *Le Mousquetaire*, le temps du monde extérieur, de la politique ou des affaires, mais celui du remplissage du journal lui-même, auquel l'épistolaire contribue avec une efficacité toute particulière. Dans un article écrit depuis le train de Bruxelles et rédigé à la vapeur, Dumas avoue cette valeur quantitative de la lettre, vue comme « de la copie toute faite » :

Tenez, je vous donne la lettre où [Cochinat] me raconte l'aventure de notre *Mousquetaire*. Vous comprenez. Je suis pressé. Je vous écris de la station de Valenciennes.

Vingt minutes d'arrêt.

La lettre de Cochinat est de la copie toute faite²⁰.

24. Puisque la lettre participe activement à la fabrique du journal, elle joue un rôle essentiel dans le développement d'un imaginaire, voire d'une mythologie du périodique de presse. Dans la rubrique de correspondance du *Mousquetaire*, on fait ainsi connaissance avec le personnel de la rédaction, en particulier avec le jardinier Michel, homme à tout faire du journal, censé jeter dans les oubliettes du journal, ajoutées tout exprès au bâtiment par l'architecte, les textes qu'apportent à la rédaction des importuns, ou avec le responsable de la distribution, dont l'irrégularité vaut à Dumas de nombreuses lettres de réclamation.
25. Les abonnés ont leur place, et non des moindres, dans cette auto-représentation mythologique du journal. C'est ainsi que les rédacteurs, secondés par des journaux amis, comme le *Figaro*, orchestrent, par le biais de la rubrique de correspondance, une sorte d'héroïsation épique des abonnés. Au début de l'année 1854 paraissent dans le journal de Dumas, puis à partir d'avril dans le *Figaro* qui vient de renaître, plusieurs lettres émanant de proches de ces deux feuilles²¹, dont les auteurs s'affrontent dans une compétition burlesque à qui sera reconnu comme le premier abonné du *Mousquetaire* :

¹⁹ *Le Mousquetaire*, n° 263, 16-17 août 1854.

²⁰ *Le Mousquetaire*, n° 72, 31 janvier 1854.

²¹ On y trouve les signatures de Benjamin Château, le prétendu bourgeois de Paris, du musicien Léopold Amat, du dramaturge Léon Brunswick ou d'Hippolyte de Villemessant, le directeur du *Figaro*.

A MONSIEUR ALEXANDRE DUMAS

(Pour remettre à M. Château)

Non, monsieur Château, non, vous n'êtes pas le premier abonné du *Mousquetaire*. Je réclame, comme artiste, et je puis vous en donner la preuve à l'instant même.

Vous dites que vous vous êtes abonné le 20 novembre, — mais je me suis abonné le 10 de ce mois, à midi un quart, le spécimen n'ayant paru qu'à midi. Il n'y avait pas encore de registre ; on a inscrit mon nom sur une feuille volante [...]

Je proteste donc, au nom de l'art, contre votre assertion.— Un artiste devait naturellement être le premier abonné du journal d'Alexandre Dumas.

LÉOPOLD AMAT²².

26. Il s'agit à l'évidence d'une campagne épistolaire collective et orchestrée, à visée publicitaire, qui feint la polémique et produit des lettres, au risque de la mystification, pour alimenter la création d'un véritable imaginaire collectif de l'abonné.
27. Si donc le réel est à peu près absent des lettres publiées dans *Le Mousquetaire*, qui parlent essentiellement de la fabrique du journal, si l'auctorialité épistolaire est mise en doute par la publication dans la presse, si la parodie ou la mystification guettent tout courrier transcrit dans ses colonnes, quelle peut bien être la valeur de témoignage de l'épistolaire dans le journal ? On associe traditionnellement, en effet, l'épistolaire à l'intime, à la confession et à la transmission de nouvelles privées : ainsi perçue, la lettre s'oppose à la « publicité » donnée par le journal aux nouvelles qu'il diffuse et, plus généralement, au système de la communication médiatique. Dans le cas du *Mousquetaire* cependant, l'épistolaire ne reflète pas l'intime, du moins pas dans le corps des lettres envoyées par les lecteurs. Au contraire des rédacteurs, qui ont très souvent recours à la forme littéraire de la confession ou du récit épistolaire comme modèle énonciatif de leurs fictions, les lecteurs ne se confient guère dans leurs courriers, mais ils y révèlent de nombreux aspects de ce que, à l'instar de Judith Lyon-Caen, on pourrait appeler les « usages » du journal²³. A défaut de registres d'abonnement, qui n'ont pas été conservés, les lettres constituent le meilleur moyen de comprendre par qui, pourquoi et comment est lu le journal.
28. Comme pour d'autres feuilles publiant du roman-feuilleton, la correspondance du *Mousquetaire* témoigne en particulier de l'appropriation par les abonnés de la fiction publiée dans les pages ou au rez-de-chaussée du journal. Les lecteurs écrivent ainsi à la rédaction pour tenter d'infléchir la suite d'un roman-feuilleton en cours de parution, par exemple les *Mohicans de Paris* :

27 juillet.

²² *Le Mousquetaire*, n° 95, 23 février 1854.

²³ Judith Lyon-Caen, *La Lecture et la Vie. Les usages du roman au temps de Balzac*, Paris, Tallandier, 2006.

Je lis, que dis-je, je dévore vos Mohicans. Colombar et Carmélite m'intéressaient au-delà de toute expression ; j'espérais qu'une circonstance imprévue empêcherait la consommation du suicide de ces amans. [...] De grâce, rendez-leur la vie. Rien n'est impossible à votre génie [...].

A. COUPART.

Mon cher Coupart,

Vous voyez que j'ai accompli à moitié votre vœu. Colombar est mort, mais Carmélite survit. Une autre fois je tâcherai de vous satisfaire plus complètement.

Bien à vous, A. D²⁴.

29. En disant comment on lit, on dit aussi qui l'on est. La lecture de la même feuille fait naître une communauté de lecteurs, dont la correspondance montre qu'elle se construit volontiers en miroir de la communauté d'artistes, du cénacle ou du salon journalistique sous les traits desquels se représente *Le Mousquetaire*. Conscients du lien spécifique que le journal établit entre eux, destinataires du périodique, et les artistes que leurs abonnements font vivre, les épistoliers se font acteurs de la vie artistique contemporaine en prenant la plume pour écrire au journal. Cette implication des abonnés dans leur journal et, au-delà, dans la vie littéraire, apparaît très clairement à l'occasion de la publication des listes de soutien à George Sand, en 1854. Le 15 février paraît à la une du journal une lettre de la romancière à Eugène de Mirecourt, où elle réfute les erreurs de la biographie qu'il vient de lui consacrer²⁵. La lettre est suivie d'un billet collectif de la rédaction adressé à Sand :

Cher confrère,

Nous saisissons cette occasion de vous témoigner, une fois de plus, notre dévouement, notre estime et notre admiration.

ALEXANDRE DUMAS.
ALEXANDRE DUMAS FILS.
Comtesse DASH.
PAUL BOCAGE.
ROGER DE BEAUVOIR.
GEORGES BELL.
ASSELINÉ.
PHILIBERT AUDEBRAND.
EIMANN.
LÉON GATAYES .
CASIMIR DAUMAS.
ARMAND BASCHET.
DUBREUIL.
MAX DE GORITZ.

Paris, 15 février 1854²⁶.

²⁴ *Le Mousquetaire*, n° 251, 2 août 1854.

²⁵ Eugène de Mirecourt, *George Sand*, J.-P. Roret, 1854. La lettre de George Sand est parue la veille dans *La Presse* et sera reprise en placard chez Dubuisson.

²⁶ *Le Mousquetaire*, n° 87, 15 février 1854.

PRIX
DE
L'ABONNEMENT.
Paris :
3 mois, 9 fr.
6 mois, 18 »
1 an, 36 »

LE MOUSQUETAIRE

PRIX
DE
L'ABONNEMENT.
Départemens :
3 mois, 12 fr.
6 mois, 24 »
1 an, 48 »

JOURNAL DE M. ALEXANDRE DUMAS.

(La traduction est interdite.)

Tous les articles sont signés. — La Critique est indépendante de
l'auteur en chef et reste sous la responsabilité de l'envoyé qui la signe.

Bureaux : Rue La Fayette, N° 4, à la Maison d'Or.

Le Journal ne reçoit pas de Réclamations des Théâtres ni des Libraires.
Il paie ses Lectes et il achète ses Livres.

AVIS.

Messieurs les souscripteurs dont l'abonnement
expire le 15 courant, sont priés de le renouveler,
s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans
la réception de leur Journal.

Messieurs les souscripteurs qui ne reçoivent pas
exactement le *Mousquetaire*, sont priés de le faire
réclamer, en accompagnant leur réclamation de leur
quittance d'abonnement.

Messieurs les abonnés de Paris sont priés de ne
considérer comme bonnes et valables que les quittances
imprimées sur papier rose, au timbre de
l'Administration, et signées A. Michel.

On nous communique la lettre suivante, que nous nous
empressons d'insérer :

A MONSIEUR EUGÈNE DE MIRECOURT.

Monsieur,

Tout en vous remerciant de beaucoup d'éloges et de bienveillance
que vous m'accordez, permettez-moi de rectifier plusieurs
faits absolument controuvés dans ma biographie, écrite par vous,
et dont une Revue (*la Presse Littéraire*) me fait connaître des
érgomons.

Je sais, comme tout le monde, le genre d'importance qu'il faut
attacher à ces biographies contemporaines faites par indications,
par déductions et par suppositions plus ou moins ingénieuses,
plus ou moins gratuites. La mienne, surtout, n'a aucune chance
d'être l'idée de la part d'un écrivain dont je n'ai pas l'honneur
d'être connu, et qui n'a reçu de moi, ni des personnes qui me
connaissent réellement, aucune espèce de communication.

Ces biographies contemporaines peuvent avoir une valeur
sérieuse comme critique littéraire, comme document historique,
mais on peut dire qu'elles n'existent pas.

Je le prouverais facilement en prenant d'un bout à l'autre celle
dont je suis le sujet. Il ne s'y rencontre pas un fait exact, pas
même mon nom, pas même mon âge. Je ne m'appelle pas *Morie*,
et je ne suis pas né en 1805, mais en 1804. Ma grand'mère n'a
jamais été à l'abbaye-aux-Bois. Mon père n'était pas colonel.
Ma grand'mère mettait l'Évangile beaucoup au-dessus du *Contrat*
social. A quinze ans, je ne m'intéressais pas au feu, je ne montais
pas à cheval, j'étais au couvent. Mon mari n'était ni vieux, ni
chauve; il avait vingt-sept ans et beaucoup de cheveux. Je n'ai
jamais inspiré de passion au moindre amateur de Bordeaux. Le
septième chapitre d'un roman existant est un chapitre de roman.
Il est vraiment trop facile de construire la vie d'un écrivain avec
des chapitres de romans, et il faut le surpasser bien raffiné ou bien
maladroit pour croire que, sans ses livres, il faisait allusion à
des émotions ou à des situations personnelles. Il ne les entour-

rait d'aucune fiction qui dérouterait complètement le lecteur sur le
compte de ses personnages et sur le sien propre.

Le trait que vous rapportez de M. Rouet est très-honorable, et
je l'en crois très-capable; mais il n'a pu m'apporter mille francs
après le succès d'*Indiana*, en déclinant le traité primitif, puisque
je n'ai jamais eu le plaisir de traiter avec lui pour quoi que ce
soit.

M. Kératry, ni M. Izabou, n'ont jamais été appelés par M. de
Lafouche à juger *Indiana*. Debord, M. de Lafouche jouant lui-même,
entraîne à l'avant aucune espèce de relations avec M. Ké-
ratry. Je n'ai pas eu, après le succès d'*Indiana*, un appartement,
et des réceptions. Pendant cinq ou six ans j'ai habité la même
maison et reçu les mêmes amis intimes.

J'arrive au premier des faits que je tiens à démentir, faisant
très-bon marché de tous les autres. Je vous citerai, permettez-
le-moi, monsieur :

« Au milieu de cet enivrement du succès, elle est le toy d'égui-
blier le fidèle compagnon de ses mauvais jours. Soudain, blessé
au cœur, partit pour l'Italie, seul, à pied, sans argent. »

« M. Jules Sandeau n'est jamais parti pour l'Italie à pied et sans
argent. Bien que vous sachiez fort bien que s'il était sans argent
c'était ma faute, ce qui suppose que, brouillé avec moi, il en fut
accablé de mépris, mépris que vous n'avez pas l'intention de faire,
il n'aurait pu partir, et il n'aurait pas eu besoin, qu'il avait de
besoin, qu'il avait de ressources acquises à lui seul. »

« Il ne partit pas le cœur blessé. J'ai de lui des lettres aussi
honorables pour lui que pour moi, qui prouvent le contraire, lettres
que je n'ai pas de raisons pour publier, sachant qu'il parle de
moi avec estime et de l'attachement qu'il me doit. »

Je ne défendais pas M. de Musset des offenses que vous lui
faîtes, et est de force à se défendre lui-même, et il ne s'agit que de
moi pour le moment. C'est pourquoi je me hâte à dire que je
n'ai jamais souffert à personne ce que vous croyez savoir de sa
conduite à mon égard, et que, par conséquent, vous avez été in-
dult en erreur par quelqu'un qui a inventé ces faits. Vous dites
qu'après le voyage d'Italie, je n'ai jamais vu M. de Musset. Vous
vous trompez, je l'ai beaucoup vu, et je ne l'ai jamais revu sans
lui serrer la main. Je tiens à cette satisfaction de pouvoir affirmer
que je n'ai jamais faussé de durable et de fondée à qui que ce soit,
pas même à M. Duvernet, mon mari.

Vous ne m'avez jamais rencontré avec M. de Lamennais, ni
dans la forêt de Fontainebleau, ni nulle part au monde. Je vous
demande mille pardons, mais vous ne connaissez de vue ni lui
ni moi, le jour où vous avez fait cette singulière rencontre, ra-
contée par vous d'ailleurs avec beaucoup d'esprit. Je n'ai jamais
suifant et retiré.

Puisque nous en sommes à M. de Lamennais, voici le second
fait que je tiens essentiellement à démentir. Vous dites que, plus
tard, « lorsque vint l'entretien sur le rédacteur en chef du
Monde, » je m'écriais : *Taisez-vous, il me semble que j'ai connu
le diable!* Je déclare, monsieur, que la personne qui vous a
rapporté ceci a chargé sa conscience d'un gros mensonge. Mon
entretien avec M. de Lamennais, comme il vous plaît d'appeler
mes relations respectueuses avec cet homme illustre, n'a jamais
changé de nature. Vous dites : « George Sand ne tarda pas à rom-

pre une intimité qui n'avait pu devenir sérieuse que par dis-
traction ou surprise. » Il n'y a de distraction et de surprise possi-
bles à l'égard de M. de Lamennais que celles dont vous êtes at-
teint en parlant de la sorte à propos d'une des plus pures gloires
de ce siècle. Mon admiration et ma vénération pour l'auteur des
Paroles d'un Croquant ont toujours été et demeureront sans bornes.
La preuve ne me serait pas difficile à fournir, et vous n'avez
frappé si vous avez eu le temps et la patience de lire tous mes
écrits.

Je passe encore bon nombre d'erreurs sans gravité, et dont je
me borne à sourire dans mon coin pour arriver à cette phrase :
« Elle fermait l'œil quand il parlait d'une application trop étendue
du système. » Ceci n'a pas l'intention d'être une critique piteuse
de sa sagesse; mais c'est un ridicule gracieux que vous voulez prêter à un
homme non moins éminent et respectable que M. de Lamennais.
N'aurait-vous pu trouver deux victimes moins surprises qu'un vicil-
lard au bord de la tombe et un noble philosophe présent? Je suis
sûr qu'en y songeant, vous regretterez d'avoir trop cédé au pen-
chant ironique, qui est la qualité, le défaut et le maître de la
jeunesse en France.

Permettez-moi aussi de vous dire qu'une certaine anecdote en-
jointe à propos d'un M. Andor, que je ne connais pas (du moins
avec cette initial) est très-faible, mais sans aucun fondement.

Enfin, la modestie me force à vous dire que j'improvise pas
tout à fait aussi bien que Léon; mon ami, mais non pas mon
maître. Il ne m'a jamais donné de leçons, et j'improvise pas
du tout. Le même sentiment de modestie m'oblige à dire aussi
qu'un dialogue bien en l'air, et que je n'ai pas écrit, qu'il est
d'élégance et de clarté que vous voulez bien m'en supposer.
Là, il m'en coûte certainement de vous contredire; mais je crois
que cela vous est fort égal, et qu'en me prenant pour l'héroïne
du roman plein d'esprit dont vous êtes l'auteur, vous ne l'enlevez
pas à autre chose qu'à montrer le talent et l'imagination dont
vous êtes doué.

Adieu, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Georges SAND.

Nohay le 12 février 1854.

Cher confrère,

Nous saisissons avec empressement cette occasion de vous témoigner,
une fois de plus, notre étonnement, notre estime, et notre admiration.

- ALEXANDRE DUMAS.
- ALEXANDRE DUMAS FILS.
- COMTESSA DANI.
- PAUL BOGAGE.
- ROUVEAU BEAUVOIR.
- GEORGES BELLE.
- ASSÉLINE.
- POURCÈS AUDEBRAND.
- EMANN.
- LÉON GATAYES.
- CAMILLE DAUMAS.
- ALBERT DUMAS.
- F. FICHELLE.
- HENRI DE GORITZ.

Paris, 15 février 1854.

Feuilleton du MOUSQUETAIRE du 13 Février.

EL SALTEADOR (1).

LE CHÈVE DE DONA MERCEDES

Voilà ce qui était arrivé.

Don Faigo avait parlé d'un détachement des troupes du roi qu'il avait
reçues un peu de temps avant d'Alamo, et dont il connaissait le chef.

Les bandes, en effet, existaient, et on se rappelle, reconnues en tant que ce
détachement avait passé la veille.

Ce détachement, composé de 100 hommes à peu près, avait ordre de
couvrir la montagne, et, à quelque prix que ce fût, de la nettoyer de la
boue de bandits qui l'infestait.

Il y avait une prime de cent philippes d'or pour chaque bandit mort ou
venant dont on justifierait à l'autorité, et une prime de mille philippes d'or
pour le chef.

Le capitaine Carlos avait juré qu'il anéantirait le brigandage en Espagne,
et la réputation de sierras en sierras jusqu'à ce qu'il le possédât dans la
mer.

Depuis deux ans et demi qu'il avait mis le pied en Espagne, il avait
poursuivi ce dessein avec l'incertitude qu'il était un des caractères distinc-
tifs de son genre, et il avait acculé les derniers bandits à la Sierra-Nevada,
90 est elle-même soulevée à la mer.

(1) Voir le dernier numéro.

La traduction et la reproduction de ce *Salteador* sont expressément in-
terdites.

Il tenait donc à la réalisation de ses vœux.

Le chef de détachement espagnol s'était contenté d'explorer la
route; il n'avait rien trouvé d'extraordinaire sur cette route qu'une venta,
à la porte de laquelle son détachement avait fait halte et s'était rafraîchi;
mais la venta n'était habitée que par l'hôte et par les commensaux
admettant d'une ombre adoucie; l'hôte avait fait un feu, et, devant
ce, devant, plus que ne fit d'habitude un aubergin espagnol; aucun
signe ne désignait particulièrement la venta comme un lieu de rassem-
blement; le chef avait donc ordonné de continuer le chemin, et le détache-
ment avait passé outre.

Il avait été jusqu'à Alamo sans rien découvrir de particulier, l'excepti-
on de deux ou trois menus accidents aux bords des chemins; mais les
cristes sont choses si communes en Espagne que les soldats ne leur avaient
accordé aucune attention particulière.

À Alamo, le commandant du détachement avait pris des informations,
et il avait été averti de continuer toute son attention sur la venta du *Boi*
Moro, qu'en lui indiquant à la fois comme le centre des opérations et le
repas des bandits.

Il en vint donc, sans perdre de temps, le chef de l'expédition était re-
venu sur ses pas et avait donné ordre à ses hommes de le suivre.

Il y avait six heures d'Alamo à la venta du *Boi Moro*, et la nuit de
cette distance était déjà franchie par le détachement, lorsque les sol-
dats virent venir à eux, emportés par la course furieuse du désespoir, le
sorcier de don Faigo, qui, blessé et tout sanglant, fuyait en appelant du
secours.

Il vint, tout effrayé, donner dans les premiers rangs, et reculé ce qui
venait d'arriver.

Comme l'aveu dit don Faigo, le capitaine qui commandait le détache-
ment était un gentilhomme de sa contenance, à la nouvelle du danger
que courait l'illustre luego et le belle dona Fior, sa fille, il

avait ordonné au détachement de se remettre en marche et de des-
cendre le pas.

Du haut du rocher où elle était restée, Ginesta avait regardé de loin la
sête de la colonne; se doutant de la course qui ramenait le détachement,
troubant pour la sûreté du *Salteador*, elle avait pris sa course vers la
venta, était venue par la porte de jardin, la muraille qui avait donné pas-
sage à Fernando, était arrivée à la fenêtre qu'il avait brisée et franchie, et
là, maintenue par le geste qui lui ordonnait d'attendre, elle avait attendu
et vu ce qui s'était passé entre le jeune homme et ses prisonniers, et sur-
tout entre Fernando et dona Fior.

Nous avons vu comment, pale, la mort dans le cœur, Ginesta avait, à
son tour, franchi la fenêtre, et couronné au *Salteador* la vente des trou-
piers du roi.

Le *Salteador* s'était dressé hors de la chambre, en criant : *Aux
armes!*

Il croyait trouver des compagnons dans la cuisine; la cuisine était
vide.

Il courut vers le cœur; il n'y avait personne dans le cœur.

En deux bonds, il fut à la porte de la venta.

À la porte de la venta, il trouva une arquebuse jetée à terre, et près de
l'arquebuse un de ces bannières du seizième siècle auxquels persistent
des coutures toutes préparées.

Il ramassa l'arquebuse, pressa le bannière autour de son cou, et se re-
dressa de toute sa hauteur, chercha des yeux où étaient ses compa-
gnons.

La fenêtre, que l'on avait un instant entendue, s'était aussitôt refermée,
preuve que ceux sur lesquels elle était dirigée n'avaient opposé qu'une lé-
gère résistance.

Tout à coup, au sommet de petit monticule, le *Salteador* vit apparaitre
l'avant-garde des troupes royales.

Le Mousquetaire, n° 87, 15 février 1854

30. À l'évidence, la liste des signatures, reproduites en majuscules d'imprimerie, est plus importante que le texte du message lui-même, et cette forme fait florès dans les jours qui suivent, puisque d'autres billets collectifs de soutien sont publiés, émanant parfois de cercles d'abonnés *a priori* fort éloignés des milieux artistiques ou journalistiques :

A GEORGE SAND.

Madame,

Lorsque nous lisons vos ouvrages, tous nos bons sentimens sont en fête, et nous nous sentons devenir meilleurs.

Croyez à notre profonde admiration, à notre sincère estime et à notre entier dévouement.

CH. AUBRY, dessinateur industriel, 6, boulevard Saint-Denis.— BENEZ, sculpteur sur ivoire.— CLÉMENT, releveur.— GORJUX, menuisier.— RÉDERS, ponceur.— CHAMPLOIS, tourneur.— VIDAL, ouvrier en pianos.— GEORGES, graveur. — PARISOT, mécanicien.— VAVASSEUR, dessinateur industriel.— NAVIÈRES, imprimeur sur étoffes.— FAURER, charpentier.— CHEVALIER, dessinateur.— A. MATRE, piqueur à la mécanique.— HÈRES, coloriste.— MARCHAND, artiste industriel.

P. S. Le temps nous manque pour faire signer plus d'amis, qui seront bien chagrins de n'avoir pu manifester leurs sentimens.

CH. A²⁷.

31. La communication valant participation en régime médiatique, les abonnés se font eux-mêmes journalistes. La lettre adressée au journal, qui leur permet d'écrire aux artistes qu'ils admirent, devient un formidable outil d'identification socio-culturelle et leur permet d'afficher fièrement leur condition d'ouvriers ou d'artisans — pour certains d'artisans d'art — face à celle de la femme écrivain. La lettre publiée, parce qu'elle donne l'initiative de l'action à l'abonné, tend à bouleverser les hiérarchies sociales, par exemple en faisant d'un ouvrier le protecteur d'un artiste. On lit ainsi, en réponse à une souscription charitable lancée par Dumas en faveur de Léon Reynier, jeune musicien prometteur tombé à la conscription²⁸ :

Mon cher Mousquetaire,

Il faut que mon cœur s'épanche ; merci, très-cher ami, de tout le bonheur que tu me donnes.

Que Dieu te rende le bien que tu fais.

Un ouvrier qui t'aime bien

²⁷ *Le Mousquetaire*, n° 97, 25 février 1854.

²⁸ Sur ces opérations charitables, voir le chapitre « Dumas dans ses bonnes œuvres » par Claude Schopp, dans *Entre Presse et Littérature*, *op. cit.*, p. 179-195.

A. R.

Voilà 4 fr. 35 c. qui restent dans ma poche, prends-les pour M. Léon Reynier. Bah ! c'est demain samedi.

19 mai²⁹.

32. Cet ouvrier qui attend le jour de la paie hebdomadaire pour compenser le don de 4,35F (plus d'un mois d'abonnement au *Mousquetaire* !) dit tout de la valeur que prend l'échange épistolaire aux yeux des lecteurs du journal. « Il faut que mon cœur s'épanche », écrit-il, alors que sa lettre ne contient pas de confession. Celle-ci se trouve remplacée par un système de don et de contre-don que l'on peut schématiser ainsi : s'abonner à un journal qui publiera les lettres qu'on lui envoie donne au lecteur l'occasion d'être généreux et lui revoie une image embellie, glorieuse, héroïsée de lui-même en ouvrier charitable, en industriel ami des artistes ou en bonnetier capable d'écrire de la critique. Le petit journal transcende alors la fonction de divertissement et de maintien de l'ordre social que lui imposent les lois de l'Empire autoritaire pour devenir un véritable opérateur de promotion culturelle et sociale.

Plus qu'une fenêtre ouverte sur le monde extérieur vu par les lecteurs, ou sur l'intimité de leurs vies ou de leurs opinions, les lettres publiées dans *Le Mousquetaire* doivent donc être lues comme un miroir dans lequel l'abonné et son journal se reflètent à l'infini. La boîte aux lettres du *Mousquetaire* n'est donc pas, contrairement à ses semblables ordinaires, le réceptacle dans lequel tombent des courriers qu'on lit ou qu'on jette sans les ouvrir : elle est le moyen le plus direct pour l'abonné qui détache la bande de son journal favori à l'heure du dîner de trouver sa propre prose imprimée.

(*École Normale Supérieure de Lyon, Université de Lyon*)

²⁹ *Le Mousquetaire*, n° 181, 22 mai 1854.